

Je me suis approché, à dix centimètres. Le col de sa chemise empesée était blanc terne, avec des traces de sueur qui lui serraient la cravate. Noire évidemment, nouée sur sa pomme d'Adam, rasée va-vite. Il s'était coupé au Gillette, le salaud, et une entaille comme une étoile de mer lui faisait un astérisque au menton.

Je l'ai fixé dans les yeux, je l'ai transpercé, j'ai vu nos chagrins incomparables, je l'ai planté du regard.

Arnaud le salaud. Il était soulagé que je sois venu. Il était soulagé que je lui pardonne. Et puis sa mère était morte, ça absout de tout.

Je lui ai posé la main sur l'épaule comme on le fait aux enterrements, sincèrement. Pour moi, c'était regrets éternels. De le toucher, ça m'a donné la gerbe. Il puait. Sa propre odeur, plus celle des chrysanthèmes et de l'eau bénite, l'encens, les prières, un parfum de fin du monde. J'entendais plus rien. J'aurais flingué les nuages, j'aurais tué la planète.

Je lui ai posé la main sur l'épaule. Ça m'a permis de l'ajuster au mieux, on était presque étreints. Je le tenais

contre moi avec la main gauche, et dans la droite j'ai pris mon couteau, celui du dernier été. Facile, ce plan-là, je l'avais rêvé par cœur.

Je l'ai suriné dans le mouvement, à l'horizontale, en lui disant : « Condoléances, Arnaud », un coup imparable caché par nos vestes enchevêtrées, et j'ai remonté jusqu'au sternum. L'acier, dans sa bidoche, n'a rencontré aucun obstacle. Il a décollé des talons, un poil, puis il s'est tassé sur la lame. Je le tenais par la nuque comme si on avait une confiance à se partager, recueillement inéluctable.

Il a fait pffff, je lui ai murmuré : « Crève, charogne. » Il est tombé sur le cercueil. Ça la foutait mal, mais dans le trip douleur insurmontable, tout restait plausible.

J'ai mis le couteau dans sa poche, ça m'a pris un quart de seconde. J'ai dit : « Y se sent pas bien, y défaille, c'est l'émotion, faudrait l'allonger. » Et je me suis éclipsé. À trois jours près, il avait rejoint sa mère.

J'ai foncé à la maison, brûlé les affaires de Julia, amorcé l'apocalypse. Mes fringues étaient toutes tachées, ce fumier continuait de nous salir.

Devant la machine à laver, ça arrive toujours sans qu'on s'y attende, tout a tourné comme dans le tambour rotatif, tout le maelström, le linge sale et la lessive, l'essorage, programme rinçage, adoucissant, arrêt cuve pleine, stop, vidange, tout a resurgi, nos vies à l'envers, en vrac, nos enfances, nos errances, panoramiques.

J'étais un agneau. Issu d'une engeance ovine où l'on apprend à courber la tête. Non pas pour encorner mais pour acquiescer, suivre le troupeau. Né en 1952, avec l'emprunt Pinay et le couronnement de la reine d'Angleterre. 1952, l'année de rien, signes particuliers néant, pas de quoi tordre les aiguilles d'une montre, tout pour être dans les clous.

La litière, plutôt que la lisière, même si les pâturages les plus verts ne valent que par leurs délimitations. Qui les franchissait s'exposait à la morsure du barbelé et des loups, des francs-maçons et des blasphémateurs. Enfance obligée, dans l'enclos, sous protection.

Ensilage des branches collatérales, le sacro-saint repas dominical était pris chez les ancêtres maternels. Toujours le même menu, l'incontournable gigot à l'ail accompagné d'haricots verts lardons sautés, précédé par l'abominable petit pâté en croûte, toujours après la messe, de midi quinze à quatorze heures trente. Jésus Monsieur Seguin, Seigneur, tu seras mon berger.

Selon le dogme, se pliant au rite, les enfants avaient le droit de se taire et les adultes bêlaient, avant-bras docilement en bascule sur une nappe sans miettes, couverts rectilignes, serviettes étanches.

Au volant de ma Cadillac, je m'échappais sournoisement du plateau de fromages et négociais pleins gaz les arabesques du tapis du salon.

Ma Dinky toys, mon paquebot décapotable ! Pneus crème, ailerons d'au moins vingt mètres, portières et capot mobiles, intérieur cuir ketchup et des sièges aussi moelleux que la coiffure de Little Richard !

Avec la bouche, j'imitais le cri du moteur, à fond la gomme. Rétrogradage. Sur deux roues dans le virage, au frein à main, dérapage, puis en surrégime dans des ruelles tortueuses qui toutes menaient sous la table, contre-plongée sur les convives vissés à leurs chaises empaillées. Enfin au garage.

Acculé par les effluves intimes, les vapeurs des robes et des jupes sans vigilance, la peau blanche des chèvres aux genoux grassouillets, tendu comme un bouquetin, j'aurais brouté jusqu'au croisement musqué des nylons et de la chair, jusqu'à ce pays de cuisses lasses et de gigots crissants.

– Lève-toi, tu vas te salir ! me houspillait ma mère en ne croyant pas si bien dire.

Niveau parking supérieur, on parlait des événements d'Algérie ou du prêche du curé. Sabre et gou-

pillon, dans un bruit de porcelaine, de fourchettes et de cristal.

Moi, en secret, je préférais la blague interdite de la cousine Évelyne, celle de Toto quand il fait trois fois le tour de la ville de Montcul pour trouver de la moutarde.

La seule fausse note du clan, l'Évelyne. Qui roulait en Vespa, disait des gros mots en dansant le madison et t'embrassait près de la bouche parce que ça faisait yé-yé.

Elle avait une choucroute sur la tête, des robes Vichy rouge et blanc, des petits seins pointus, une taille de guêpe et des yeux de biche soulignés au crayon noir.

Années soixante. Chez les grands-parents très peu twist, tout était encore à sa place dans la bergerie. Le buffet Henri II en noyer massif, colossal, corniche et moulures de grappes de raisin, et dans le tiroir de gauche les pastilles Pulmoll à sucer lentement lorsqu'on avait les amygdales.

Au mur, la pendule à glands avec son coucou qui coucoutait toutes les demi-heures au bout de son ressort en métal. Je le détestais. Comme un agneau peut détester le cycle des saisons qui le destine inexorablement à l'abattoir. Je le détestais pour son manque total d'improvisation, presque autant que le petit Kiki, l'*Obersturmbahnführer* des sacs à puces.

Kiki était allemand, teckel à poils ras. Caïd aux dents fétides et à l'haleine de croquettes, gardien de l'immuable, cerbère des paralytiques, réfugié du panier, sédentaire.

Ma mission ? Le tarabuster, l'exaspérer, le pousser à bout en imitant le chat pour qu'il essaie de me choper.

Sa mâchoire de Prussien arthritique claquait dans le vide à deux doigts de mes doigts. Trop vieux, plus de jus. Encore manqué. Plus il ratait, plus ça le rendait fou. Furieux. S'étranglant en aboyant. Hurlant à la mort. Je prenais mon air de chérubin : « Qu'est-ce qu'il a le Kiki ? » et, sentencieuse, la grand-mère diagnostiquait : « Oh, le pauvre toutou, il a mal à la papatte ! »

Une fois, une fois seulement il m'avait eu. Bien pincé. Et dans son strabisme de bigleux congénital, toute l'arrogance torve de la Bavière nationale-socialiste, un soir de meeting électoral.

Le week-end suivant, il y a quand même une justice, Kiki s'était frotté contre un banc du jardin botanique, lors de la promenade digestive qui nous menait tous, à seize heures pile, sur le parcours du non-combattant.

Peinture fraîche. La queue du Kiki en vert, *feldgrau*, aux couleurs de son *Vaterland* ! Mon père, européen

irréductible mais pas vétérinaire, l'avait nettoyé à la térébenthine et l'essence lui avait empalé les sphincters. Hurlements tyroliens, châtiment, par le feu tu périras.

La revanche des agneaux.